

La philosophie politique de Shakespeare

Shakespeare et le désordre du monde, de Richard Marienstras, Gallimard, « Bibliothèque des Idées », 461 p.

Christian Nadeau

Numéro 246, automne 2013

Actualité de *Parti pris*

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70155ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nadeau, C. (2013). Compte rendu de [La philosophie politique de Shakespeare / *Shakespeare et le désordre du monde*, de Richard Marienstras, Gallimard, « Bibliothèque des Idées », 461 p.] *Spirale*, (246), 68–69.

La philosophie politique de Shakespeare

PAR CHRISTIAN NADEAU

SHAKESPEARE ET LE DÉSORDRE DU MONDE

de Richard Marienstras

Gallimard, « Bibliothèque des Idées », 461 p.

Peut-on parler d'une philosophie politique de Shakespeare ? Dans quelle mesure pouvons-nous déduire une ou des thèses sur le bien ou le juste, sur la nécessité des hiérarchies, les fondements du pouvoir ou encore sur la domination des plus faibles par les puissants ? Il faudrait, pour ce faire, lire l'ensemble des textes comme un corpus unifié, homogène, dont les lignes directrices sont clairement établies. Ce serait à coup sûr échapper à la complexité de l'univers moral et politique d'œuvres fascinantes comme *Coriolan*, *Macbeth*, *Othello*, *Richard III* ou encore *La tempête*. Et pourtant, la politique est sans aucun doute le fil d'Ariane du labyrinthe de Shakespeare, ce que démontre avec une érudition sans faille Richard Marienstras, dans ce recueil posthume dont l'avant-propos est signé par son épouse, l'historienne Élise Marienstras, et qui a été édité par Dominique Goy-Blanquet.

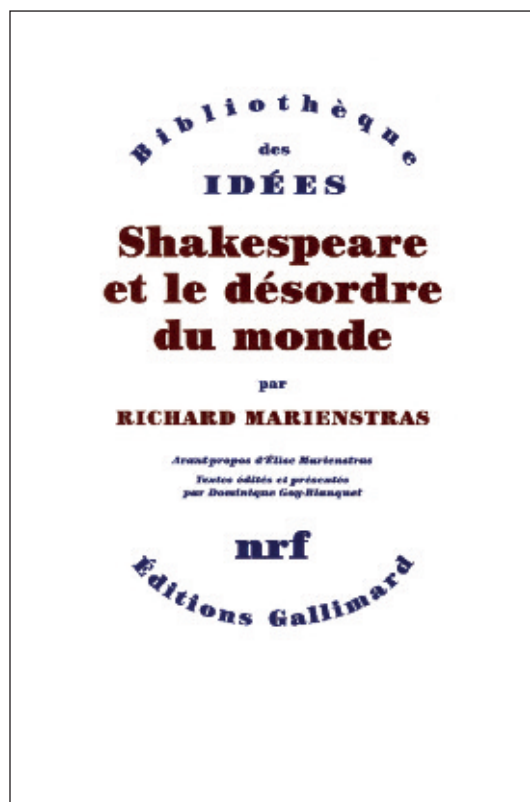
Ce recueil, composé de conférences inédites et d'articles parus au cours des quarante dernières années, peut décevoir à la première lecture. Celui qui attendrait une lecture systématique des œuvres, inscrites dans leur contexte culturel et politique, en relation avec l'univers intellectuel contemporain de Shakespeare, sera un peu déçu. Richard Marienstras suggère, avance, propose un très grand nombre d'idées, sans les développer de manière à ce qu'il soit possible d'identifier ce qu'il veut au

juste démontrer. Cela est dû en grande partie à la nature même de ce livre, et aussi peut-être au type d'analyse préconisé par l'auteur. En revanche, il est un extraordinaire guide pour qui voudrait lire ou relire Shakespeare à la lumière des idées politiques de la période élisabéthaine.

Pour Richard Marienstras, l'univers politique de Shakespeare est d'abord et avant tout celui de la violence et du désordre, contre lequel l'ordre politique tente d'imposer ses lois. La politique, comme le théâtre, est d'abord le fait d'un récit, d'une histoire, de personnages jouant des rôles clefs, et d'orchestration de leurs rapports et échanges. Le Prince shakespearien, tout comme celui de Machiavel, lutte contre la Fortune et impose sa mise en scène. Il est Prospero sur son île, tantôt torturant Caliban, tantôt bénissant les amours de Ferdinand et Miranda.

Le recueil s'ouvre par un dialogue avec l'un des grands commentateurs de Shakespeare, Jan Kott, auteur de *Shakespeare notre contemporain* (Julliard,

1963), un livre qui fut longtemps — et l'est peut-être encore — une étape obligée pour l'initiation à l'œuvre de Shakespeare. Marienstras rend hommage à l'interprétation de Kott, et le remercie en particulier d'avoir dégagé l'œuvre des interprétations trop psychologisantes, où les échecs des personnages — comme Richard III — étaient



d'abord à expliquer par leur propre faiblesse. Ce qui est visible, au contraire, est la manière dont les hasards s'imposent comme des nécessités, comme des forces maîtrisant le destin des vies de manière inéluctable, sans appel. Toutefois, selon Marienstras, contre Kott, Shakespeare n'abolit pas, comme les auteurs canoniques du théâtre de l'absurde (Ionesco, Beckett), la distance entre ce que désirent et souhaitent les personnages et le monde dans lequel ils vivent. Le tragique tient précisément en ce que l'ordre moral leur apparaît comme une nécessité, ce qui entre en contradiction complète avec la furie des passions politiques et les revers de fortune. Ce qui compte surtout est le monde trouble, ou ce que Marienstras nomme l'opacité politique des actions perpétrées par les personnages du théâtre de Shakespeare. Il n'y a pas de raison instrumentale possible, pas de logique de l'action politique, pas de calcul des moyens et des fins, qui puisse surmonter l'opacité du réel. Comme pour Machiavel, l'action de l'individu, qui tente d'imposer un ordre sur le monde, contribue en réalité à sa transformation et à ses bouleversements continus.

Cette furie et ce désordre causés par la volonté même d'ordre, de droiture et de discipline, Marienstras les démontre de manière admirable par ses études sur le thème de la grandeur déchue et de la trahison, que l'on retrouve dans des pièces comme *Coriolan* ou *Richard II*. Selon Marienstras, « toutes les pièces

historiques de Shakespeare et nombre de ses tragédies présentent le rêve d'une légitimité qui serait un rempart infranchissable pour les factions, la guerre civile, l'assassinat politique. Ce rêve est moins important en soi que pour ce qu'il permet à Shakespeare de montrer : tout pouvoir est arbitraire parce qu'il est fondé sur la violence [...] ». Cette même ligne d'interprétation politique des œuvres de Shakespeare permet à Richard Marienstras de très beaux textes sur les mises en scène de Peter Brook ou encore au sujet des adaptations par Laurence Olivier, Orson Welles et Kenneth Branagh.

Le temps également, qui est synonyme de fortune morale, joue un rôle important dans l'ordre politique du monde. Il soumet à son épreuve les choses, les institutions, les valeurs et les êtres, qui s'érodent peu à peu. La « *dégradation des vertus héroïques* », chez des personnages comme Othello et Coriolan, en est une des manifestations. Seule exception, Henry V, sur lequel l'effet du temps construit sa personne plutôt qu'il ne l'écrase. Mais, là encore, nous pourrions y voir la disparition progressive d'une première subjectivité au profit d'une seconde, qui s'impose par nécessité. Le jeune prince doit renoncer à sa vie de beuverie et trahir son compagnon Falstaff pour devenir Henry V.

Ce que Marienstras nomme la « *roue de l'histoire* », représente la manière dont le temps ou, plus précisément, la narration dramatique modèle les personnages,

jusqu'à accentuer leur difformité, comme c'est le cas pour Richard III. Cela se voit de manière très claire dans les grands cycles historiques *Henry IV*, *Richard III*, *Henry V* et *le Roi Jean*.

La notion même d'individu, qui est centrale pour comprendre la fonction exacte des personnages du théâtre de Shakespeare, illustre cet attachement à l'égard d'un ordre que l'on voudrait préserver et qui nous échappe. La gloire et la superbe des puissants, qui autrefois illustraient leur fonction, représentent à la fin du XVI^e siècle l'individu lui-même, dans toute la vanité d'une quête où il cherche à trouver une place dans un échiquier détraqué, où la hiérarchie des rôles se trouve révoquée. L'individu par excellence est peut-être Richard III, qui divise les siens jusqu'à se diviser lui-même, qui se déteste et s'adore à la fois, mélange de parjure et de profonde culpabilité.

Il est impossible ici de rendre compte de la richesse des analyses de Richard Marienstras. Il faut toutefois souligner la qualité remarquable et la finesse de son écriture, qui en elles-mêmes justifieraient la lecture de ce livre. Le plus grand mérite du livre est toutefois de nous offrir une porte d'entrée pour lire et relire Shakespeare, et de saisir toute la complexité d'une œuvre d'une richesse extraordinaire, point de rencontre des grands mythes de l'Europe médiévale et pierre d'assise de la littérature moderne. †

librairie spécialisée
en art actuel,
littérature théorique
et critique

2 ste-catherine est
espace 302
514 842 5579

www
librairieformats
org

une initiative
du rcaaq

FORMATS

